

Quelles expériences de la nature ? Comprendre les liens des humains avec la nature dans la modernité

Texte 1. Blaise Pascal, *Pensées* (1670), fragment 72/199, GF-Flammarion, 1976, p. 65-69

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes. La fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc sinon d'apercevoir [quelque] apparence du milieu des choses dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que, la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. [...]

Connaissons donc notre portée. Nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêche la vue. Trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous ; trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent dans la musique, et trop de bienfaits irritent. [...] Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles, nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche l'esprit ; trop et trop peu d'instruction.

Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point et nous ne sommes point à leur égard ; elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. [...]

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté ; notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences : rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un autre ait un peu plus d'intelligence des choses.

Texte 2. René Descartes, *Discours de la méthode* (1637), sixième partie, GF-Flammarion, 2000, p. 98-100

Mais, sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer autant qu'il est en nous le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament, et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. Il est vrai que celle qui est maintenant en usage, contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable ; mais, sans que j'aie aucun dessein de la mépriser, je m'assure qu'il n'y a personne, même de ceux qui en font profession, qui n'avoue que tout ce qu'on y sait n'est presque rien, à comparaison de ce qui reste à y savoir, et qu'on se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissance de leurs causes, et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus. Or, ayant dessein d'employer toute ma vie à la recherche d'une science si nécessaire, et ayant rencontré un chemin qui me semble tel qu'on doit infailliblement la trouver, en le suivant, si ce n'est qu'on en soit empêché, ou par la brièveté de la vie, ou par le défaut des expériences, je jugeais qu'il n'y avait point de meilleur remède contre ces deux empêchements, que de communiquer fidèlement au public tout le peu que j'aurais trouvé, et de convier les bons esprits à tâcher de passer plus outre, en contribuant, chacun selon son inclination et son pouvoir, aux expériences qu'il faudrait faire, et communiquant aussi au public toutes les choses qu'ils apprendraient, afin que les derniers commençant où les précédents auraient achevé, et ainsi, joignant les vies et les travaux de plusieurs, nous allussions tous ensemble beaucoup plus loin que chacun en particulier ne saurait faire.

Texte 3. D'Holbach, *Système de la nature* (1770), Fayard, 1990

Le passage entre crochets n'est pas à prendre en compte dans le travail de groupe.

Les hommes se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systèmes enfantés par l'imagination. L'homme est un ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses lois, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la pensée s'en sortir ; c'est en vain que son esprit veut s'élancer au-delà des bornes du visible, il est toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature et circonscrit par elle, il n'existe rien au-delà du grand tout dont il fait partie, et dont il éprouve les influences ; les êtres que l'on suppose au-dessus de la nature ou distingués d'elle-même seront toujours des chimères, dont il ne nous sera jamais possible de nous former des idées véritables non plus que du lieu qu'elles occupent et de leur façon d'agir. Il n'est et il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

Que l'homme cesse donc de chercher hors du monde qu'il habite des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuse : qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne ses lois, qu'il contemple son énergie et la façon immuable dont elle agit ; qu'il applique ses découvertes à sa propre félicité, et qu'il se soumette en silence à des lois auxquelles rien ne peut le soustraire ; qu'il consente à ignorer les causes entourées pour lui d'un voile impénétrable ; qu'il subisse sans murmurer les arrêts d'une force universelle qui ne peut revenir sur ses pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des règles que son essence lui impose.

[On a visiblement abusé de la distinction que l'on a faite si souvent de l'homme *physique* et de l'homme *moral*. L'homme est un être purement physique ; l'homme moral n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-à-dire, relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dues à son organisation particulière. Mais cette organisation n'est-elle pas un ouvrage de la nature ? Les mouvements ou façons d'agir dont elle est susceptible ne sont-ils pas physiques ? Ses actions visibles ainsi que les mouvements invisibles excités dans son intérieur, qui viennent de sa volonté ou de sa pensée, sont également des effets naturels, des suites nécessaires de son mécanisme propre, et des impulsions qu'il reçoit des êtres dont il est entouré. Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour changer ou perfectionner sa façon d'être et pour la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme et de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connaissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes et que nous serons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a fait. Toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence et des qualités que cette nature a mises en nous, et des circonstances dans lesquelles elle nous oblige de passer et d'être modifiés. En un mot l'art n'est que la nature agissante à l'aide des instruments qu'elle a faits.

La nature envoie l'homme nu et destitué de secours dans ce monde qui doit être son séjour, bientôt il parvient à se vêtir de peau ; peu à peu nous le voyons filer l'or et la soie. Pour un être élevé au-dessus de notre globe, et qui du haut de l'atmosphère contemplerait l'existence humaine avec tous ses progrès et ses changements, les hommes ne paraîtraient pas moins soumis aux lois de la nature lorsqu'ils errent tout nus dans les forêts, pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire enrichies d'un plus grand nombre d'expériences, finissant par se plonger dans le luxe, ils inventent de jour en jour mille besoins nouveaux et découvrent mille moyens de les satisfaire.] Tous les pas que nous faisons pour modifier

notre être ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes et d'effets, qui ne sont que les développements des premières impulsions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de son organisation, passe successivement de besoins simples à des besoins plus compliqués, mais qui n'en sont pas moins des suites de sa nature. C'est ainsi que le papillon, dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un vers, qui devient chrysalide et puis se change un insecte ailé, que nous voyons s'orner des plus vives couleurs : parvenu à cette forme, il se reproduit et se propage ; enfin dépouillé de ses ornements, il est forcé de disparaître après avoir rempli la tâche que la nature lui imposait, ou décrit le cercle des changements qu'elle a tracés aux êtres de son espèce. [...]

Il en est de même de l'homme qui, dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'on éprouve, n'agit jamais que d'après les lois propres à son organisation et aux matières dont la nature l'a composé. L'homme physique est l'homme agissant par l'impulsion des causes que nos sens nous font connaître. L'homme sauvage est un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à sa félicité. L'homme policé est celui que l'expérience et la vie sociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour son propre bonheur. L'homme de bien éclairé est l'homme dans sa maturité ou dans sa perfection.

L'homme heureux est celui qui sait jouir des bienfaits de la nature, l'homme malheureux est celui qui se trouve dans l'incapacité de profiter de ces bienfaits. C'est donc à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches : ce sont elles qu'il doit consulter dans sa religion, dans sa morale, dans sa législation, dans son gouvernement politique, dans les sciences et dans les arts, dans ses plaisirs, dans ses peines. La nature agit par des lois simples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connaître. C'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle : c'est par nos sens que nous pouvons la mettre en expérience et découvrir ses secrets ; dès que nous quittons l'expérience nous tombons dans le vide où notre imagination nous égare.

Toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de physique ; ils ne se trompent jamais que lorsqu'ils négligent de remonter à la nature, ils ont méconnu ses lois, ils n'ont point vu toutes les routes nécessaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je ! ils se sont méconnus eux-mêmes ; tous leurs systèmes, leurs conjectures, leurs raisonnements, dont l'expérience fut bannie ne furent qu'un long tissu d'erreurs et d'absurdité.

Texte 4. Friedrich Engels, *La Dialectique de la nature* (1883), trad. Émile Bottigelli

Bref, l'animal utilise seulement la nature extérieure et provoque en elle des modifications par sa seule présence ; par les changements qu'il y apporte, l'homme l'amène à servir à ses fins, il la domine. Et c'est en cela que consiste la dernière différence essentielle entre l'homme et le reste des animaux, et cette différence, c'est encore une fois au travail que l'homme la doit

Cependant ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. Chaque victoire a certes en premier lieu les conséquences que nous avons escomptées, mais, en second et en troisième lieu, elle a des effets tout différents, imprévus, qui ne détruisent que trop souvent ces premières conséquences. Les gens qui, en Mésopotamie, en Grèce, en Asie Mineure et autres lieux essartaient les forêts pour gagner de la terre arable, étaient loin de s'attendre à jeter par là les bases de l'actuelle désolation de ces pays, en détruisant avec les forêts les centres d'accumulation et de conservation de l'humidité. Sur le versant sud des Alpes, les montagnards italiens qui saccageaient les forêts de sapins, conservées avec tant de sollicitude sur le versant nord, n'avaient pas idée qu'ils sapaient par là l'élevage de haute montagne sur leur territoire ; ils soupçonnaient moins encore que, par cette pratique, ils privaient d'eau leurs sources de montagne pendant la plus grande partie de l'année et que celles-ci, à la saison des pluies, allaient déverser sur la plaine des torrents d'autant plus furieux. Ceux qui répandirent la pomme de terre en Europe ne savaient pas qu'avec les tubercules farineux ils répandaient aussi la scrofulose¹. Et ainsi les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnerons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement.

Et, en fait, nous apprenons chaque jour à comprendre plus correctement ces lois et à connaître les conséquences plus ou moins lointaines de nos interventions dans le cours normal des choses de la nature. Surtout depuis les énormes progrès de la science de la nature au cours de ce siècle, nous sommes de plus en plus à même de connaître aussi les conséquences naturelles lointaines, tout au moins de nos actions les plus courantes dans le domaine de la production, et, par suite, d'apprendre à les maîtriser. Mais plus il en sera ainsi, plus les hommes non seulement sentiront, mais sauront à nouveau qu'ils ne font qu'un avec la nature et plus deviendra impossible cette idée absurde et contre nature d'une opposition entre l'esprit et la matière, l'homme et la nature, l'âme et le corps, idée qui s'est répandue en Europe depuis le déclin de l'antiquité classique et qui a connu avec le christianisme son développement le plus élevé.

¹ à cette époque, les médecins pensaient que cette maladie, sorte de tuberculose des glandes du cou, était due à la consommation de pommes de terre.

Texte 5. Élisée Reclus, « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », in *Revue des deux mondes*, mai 1866, p. 354-356.

Telle cime que l'on a gravie semble vous regarder ; elle vous sourit de loin ; c'est pour vous qu'elle fait briller ses neiges et que le soir elle s'éclaire d'un dernier rayon. Avec quel bonheur on se rappelle le moindre incident de l'ascension, les pierres qui se détachaient de la pente et qui plongeaient dans le torrent avec un bruit sourd, la racine à laquelle on s'est suspendu pour escalader un mur de rochers, le filet d'eau de neige auquel on s'est désaltéré, la première crevasse de glacier sur laquelle on s'est penché et qu'on osa franchir, la longue pente qu'on a si péniblement gravie en enfonçant jusqu'à mi-jambes dans la neige, enfin la crête terminale d'où l'on a vu se déployer jusqu'aux brumes de l'horizon l'immense panorama des montagnes, des vallées et des plaines ! [...]

D'où vient cette joie profonde qu'on éprouve à gravir les hauts sommets ? D'abord c'est une grande volupté physique de respirer un air frais et vif qui n'est point vicié par les impures émanations des plaines. L'on se sent comme renouvelé en goûtant cette atmosphère de vie ; à mesure qu'on s'élève, l'air devient plus léger ; on aspire à plus longs traits pour s'emplir les poumons, la poitrine se gonfle, les muscles se tendent, la gaieté entre, dans l'âme. Et puis on est devenu maître de soi-même et responsable de sa propre vie. Le piéton qui gravit une montagne n'est pas livré au caprice des éléments comme le navigateur aventuré sur les mers ; il est bien moins encore, comme le voyageur transporté par chemins de fer, un simple colis humain tarifé, étiqueté, contrôlé puis expédié à heure fixe sous la surveillance d'employés en uniforme. En touchant le sol, il a repris l'usage de ses membres et de sa liberté. Son œil lui sert à éviter les pierres du sentier, à mesurer la profondeur des précipices, à découvrir les saillies et les anfractuosités qui faciliteront l'escalade des parois. La force et l'élasticité des muscles permettent de franchir les abîmes, de se retenir sur les pentes rapides, de se hisser de degré en degré dans les couloirs. En mille occasions, durant l'ascension d'une montagne escarpée, on comprend qu'il y aurait à courir un vrai danger, si l'on venait à perdre l'équilibre, ou si le regard était tout à coup voilé par un vertige, ou si les membres refusaient leurs services. C'est précisément cette conscience du péril, jointe au bonheur de se savoir agile et dispos, qui double dans l'esprit du montagnard le sentiment de la sécurité.

Quant au plaisir intellectuel qu'offre l'ascension, et qui du reste est si intimement lié avec les joies matérielles de l'escalade, il est d'autant plus grand que l'esprit est plus ouvert et qu'on a mieux étudié les divers phénomènes de la nature. On prend sur le fait le travail d'érosion des eaux et des neiges, on assiste à la marche des glaciers, on voit les roches erratiques cheminer des sommets vers la plaine, on suit du regard les énormes assises horizontales ou redressées, on aperçoit les masses de granit soulevant les couches ; puis, quand on se trouve enfin sur une haute cime, on peut contempler dans son ensemble l'édifice de la montagne avec ses ravins et ses contre-forts ; ses neiges, ses forêts et ses prairies. Les combes et les vallées que les glaces, les eaux et les intempéries ont sculptées dans l'immense relief se révèlent nettement. On voit l'œuvre accomplie pendant des milliers de siècles par tous ces agents géologiques. En remontant jusqu'à l'origine des montagnes elles-mêmes, on porte un jugement plus assuré sur les diverses hypothèses des savants relatives à la rupture de l'écorce terrestre, au plissement des couches, à l'éruption du granit ou du porphyre.

Texte 6. Aldo Leopoldo, *Almanach d'un comté des sables*, 1949.

Nous n'en aurons jamais fini avec la nature, et s'il en est ainsi, c'est que nous n'aurons jamais qu'un contrôle partiel, local et temporaire sur le monde dans lequel nous vivons. L'état des sciences nous invite moins à penser que nous arracherons à la nature ses ultimes secrets qu'il ne montre l'étendue de ce que nous ignorons encore. La modestie des énoncés scientifiques contraste avec le ton prométhéen des discours sur la science.

On ne peut plus concevoir l'extériorité de l'homme et de la nature. Les hommes et leurs aptitudes, les sociétés et leurs activités, l'humanité elle-même sont en continuité avec la nature. Les sociétés (y compris les plus développée entre elles) sont situées dans une nature qu'elles transmettent et dont elles dépendent : elles l'habitent. L'humanité est attachée à la nature bien plus qu'elle ne s'en est arrachée, elle est en interaction avec elle. Cette nature nous est d'autant moins extérieure qu'elle comprend nos ouvrages techniques. Non seulement ceux-ci sont des objets hybrides qui mettent en action des processus naturels, mais, en outre, tous les produits que l'on fabrique, tous les sous-produits que l'on rejette, ont un devenir naturel que l'on ne maîtrise pas.

C'est pourquoi, il paraît inconcevable qu'une relation éthique à la nature puisse exister sans amour, sans respect, sans admiration pour elle, et sans une grande considération pour sa valeur. Par valeur, j'entends bien sûr quelque chose qui dépasse de loin la valeur économique ; je l'entends au sens philosophique.

L'obstacle le plus sérieux à l'évolution d'une éthique de la terre tient peut-être au fait que notre système éducatif et économique s'éloigne plus qu'il ne se rapproche d'une conscience intense de la terre. L'homme moderne typique est séparé de la terre par de nombreux intermédiaires et par d'innombrables gadgets. Il n'a pas de relation vitale à la terre. Pour lui, elle est l'espace entre les villes où poussent des récoltes. Lâchez-le une journée dans la nature ; si l'endroit n'est pas un terrain de golf ou un « site pittoresque », il s'ennuiera mortellement. Si l'on pouvait remplacer les fermes par une culture artificielle, il trouverait cela très bien.

L'un des présupposés pour une compréhension écologique de la terre, c'est une compréhension de l'écologie, et ceci n'est en aucun cas coextensif à l'« éducation » ; de fait, une bonne partie de l'éducation supérieure semble délibérément éviter tout concept écologique. La compréhension de l'écologie ne prend pas nécessairement sa source dans des cours étiquetés « écologiques », elle peut s'appeler aussi bien géographie, botanique, agronomie, histoire ou économie. Ceci est dans l'ordre des choses ; cependant, quelle que soit l'étiquette, l'initiation écologique reste rare.

La cause de l'éthique de la terre semblerait désespérée, n'était la minorité en révolte ouverte contre ces tendances « modernes ». La montagne qu'il faut déplacer pour libérer le processus vers une éthique, c'est tout simplement ceci : cessez de penser au bon usage de la terre comme à un problème exclusivement économique. Il va sans dire, bien sûr, que la faisabilité économique limite la marge de ce qui peut ou ne peut pas être fait en faveur de la terre. L'essentiel de toutes les relations à la terre demandent un investissement en termes de temps, de réflexion, de talent et de foi, bien plus qu'un investissement financier. Dans l'usage de la terre, on est ce que l'on pense.

J'ai délibérément présenté l'éthique de la terre comme un produit de l'évolution sociale parce qu'une chose aussi importante n'est jamais « écrite ». L'évolution d'une éthique de la terre est un processus intellectuel autant qu'émotionnel. Le mécanisme est le même pour toute éthique : une approbation sociale pour les actions justes ; une désapprobation sociale pour les actions injustes.

Texte 7. Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*, Actes Sud, Lorrain, 2020

Aujourd'hui, Il y a dans le champ de l'écologie politique un clivage entre les tenants de la négociation et ceux des conflits. Je crois que les positions monolithiques sur cette question, celle des pro-luttes qui assimilent toute négociation à une compromission avec le « système », celle des réformateurs qui pensent toute lutte radicale comme une immaturité romantique, nous cachent l'enjeu intellectuel et politique réel : comment articuler ensemble de manière organisée, avec des cibles appropriées, la négociation et la lutte. La principale difficulté ici, c'est donc de penser ensemble même territoire, impliquant l'invention de *modus vivendi* et des formes de négociations d'usages, tout en maintenant la nécessité d'une lutte contre certains acteurs.

La politique des interdépendances répond à cette question ainsi : négociation avec tous les membres du tissage qui le font tenir et tiennent par lui ; lutte contre tous ceux qui le détruisent, l'exploitent en le fragilisant de manière structurelle. Dans le champ des pratiques forestières, la « sylviculture non violente », par exemple, exploite les forêts, mais elle fait partie du tissage, parce que ses pratiques font justice aux dynamiques propres de la forêt, sont riches d'égards pour elles. Parce que ces sylviculteurs ont accompli la circulation empathique parmi les points de vue de la forêt, de ses acteurs sauvages : Ils prennent en compte le point de vue de leur ancienne « ressource ». À l'inverse, les sylvicultures monoculturelles dont les investisseurs vivent à des milliers de kilomètres des forêts exploitées, et dont la fonction est de transformer les parcelles en usines à bois pour nourrir les marchés mondiaux, sont un opposant aux interdépendances qui tiennent ensemble les acteurs vivants du milieu. Je ne dis pas que faire la part entre alliés et opposants est désormais évident : je propose une boussole pour naviguer un peu mieux à la lumière d'analyses concrètes, dans des situations inextricables. Le jeu des alliés avec qui négocier et des ennemis à combattre ne se fait plus à la lumière des camps (celui des humains, celui de la nature, celui des loups, celui des bergers, celui des arbres, celui des décroissants, celui des capitalistes) mais à la lumière des interdépendances qui fondent la vie d'un milieu. C'est une boussole fragile, J'en ai conscience, mais c'est le mieux que j'aie trouvé jusqu'ici pour apporter un peu de lumière dans notre conjoncture si sombre ; et peut-être servira-t-elle à clarifier certaines situations.

La tentative de sentir depuis le point de vue des interdépendances permet alors une nouvelle cartographie politique dans laquelle décentrement empathique et exigence de lutter n'apparaissent plus incompatibles. Car armer le point de vue des interdépendances ne revient pas à une empathie consensuelle et pacificatrice envers tout le monde indistinctement, mais à une autre manière de faire émerger les amis et les ennemis. Ce ne sont plus les ennemis de mon camp humain extrait des tissages avec les vivants, mais les ennemis du tissage lui-même. Et il y a bien des luttes nécessaires et possibles depuis le point de vue des interdépendances : précisément, contre tous usages de la terre qui détruisent ou méprisent les interdépendances. Cette lutte se mène au nom d'une communauté d'importance multispécifiques, d'une trame d'interdépendance soutenable, contre les usages humains qui la mettent en danger. Voir du point de vue des interdépendances, c'est faire saillir en toute clarté les ennemis du tissage. Cela politise « mieux » parce qu'on ne défend plus des idées hors sol, mais des communautés d'importance, des transformations collectives de l'usage des territoires vivants, qui font justice à leur histoire évolutive, écologique et humaine.

C'est néanmoins inconfortable, car des siècles de philosophie politique libérale nous ont appris le contraire : le camp était l'unité politique stable (ici on murmure du bout des lèvres :

l'interdépendance est l'unité politique métastable). Le camp était ce qui exigeait l'identification empathique fermée (drapeau, hymne, patrie) et l'interdiction de toute circulation empathique jusque dans le camp d'en face (les ennemis de la nation voisine sont des cafards, les migrants des invasifs, les étrangers des barbares). Ce modèle a dérivé dans toutes les formes de luttes entre camps : les pro-loups n'ont pas le droit d'avoir de l'empathie pour les éleveurs, sous peine d'être accusés de trahison ; les éleveurs n'ont pas le droit d'évoquer, en se décentrant, le droit des loups à l'existence, sous peine de représailles parfois violentes de la frange radicalisée anti-loups du pastoralisme. Dans l'approche ébauchée ici, il faut au contraire que l'empathie circule jusque chez les « ennemis », entre tous les camps, pour ensuite voir clair sur qui, malgré les tissages qui le fondent, s'oppose à eux : qui les détruit, et ne joue pas le jeu de ce qui le fait vivre. Cette circulation, opérée par n'importe qui, venant d'un camp ou d'un autre, est capable de le pousser même contre son gré à sentir le milieu du point de vue des interdépendances. Alors le problème se pose autrement : comment créer, faire lever des agencements créatifs, nouveaux, qui rendent visible la communauté d'importance, la rendent réelle.

Citation complémentaire: Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis* (2008)

Si l'homme éprouve la nature comme une ennemie, hostile et jalouse, qui lui résiste en cachant ses secrets, il y aura alors opposition entre la nature et l'âme humaine, fondé sur la raison et sur la volonté humaine. L'homme cherchera par la technique à affirmer son pouvoir, sa domination, ses droits sur la nature. Si au contraire, l'homme se considère comme partie de la nature, parce que l'art est déjà présent, d'une manière immanente, dans la nature, il n'y aura plus opposition entre la nature et l'art, mais l'art humain, surtout dans sa finalité esthétique, sera en quelque sorte le prolongement de la nature, et il n'y aura plus alors rapport de domination entre la nature et l'homme. L'occultation de la nature ne sera pas perçue comme une résistance qu'il faut vaincre mais comme un mystère auquel l'homme peut être peu à peu initié.

Travail en groupe pour préparer l'analyse des textes étudiés en classe :

30 minutes max de travail de groupe puis mise en commun au fur et à mesure de l'avancée du groupe avec désignation du groupe présentant son travail à l'oral par hasard du dé.

Consignes pour travailler le texte :

- *Quelle place est donnée à l'humain par rapport à la nature dans le texte ?*
- *De quelle(s) expérience(s) de la nature s'agit-il dans le texte ?*
- *Y a-t-il des difficultés ou des limites pour les expériences de la nature que font les humains ?*
- *Relevez des citations courtes qui vous semblent intéressantes à retenir.*

Devoir maison :

Veillez choisir l'un des deux textes suivants pour vous entraîner au résumé :

- Type CCS, texte de D'Holbach en 200 mots.
- Type CCINP, texte de Morizot en 100 mots.